

**OPÉRA DE SAINT-ETIENNE.
PUCCINI : La Bohème (les 14,
16 et 18 juin 2024).
Gabrielle Philipponet, Matteo
Desole, Perrine Madoeuf... Éric
Ruf / Giuseppe Grazioli.**

Attention affiche doublement prestigieuse
pour cette coproduction de *La
Bohème* associant l'Opéra de Saint-Étienne
et le Théâtre des Champs-Élysées : la
mise en scène est signée Éric Ruf,
administrateur général de la Comédie-
Française. Habitué des mises en scène
d'opéra, il collabore ici avec Christian
Lacroix, qui signe les costumes. Ces deux
grands créateurs de théâtre revisitent
une œuvre ancrée dans le Paris de 1830,
celui de Balzac, de Delacroix, des
artistes romantiques épris de liberté,
que porte aussi le goût des passions...
comme la volonté coûte que coûte de vivre
de son art.



Dans un appartement du Quartier latin, 4 jeunes artistes vivent dans la misère. Au delà d'une historiette sentimentale, il est vrai superbement mise en musique, Puccini questionne les rapports sociaux et le sentiment amoureux aussi fragile que tenace... Ainsi l'amour de l'un d'eux, Rodolfo, le poète, pour la voisine de palier, Mimi, les

transporte de bonheur avant de les plonger dans les affres de la misère... Leur rencontre dans le noir à la lueur d'une bougie, inspire au compositeur l'un de ses plus beaux duos amoureux, voire le plus beau duo de tout le répertoire.

En miroir, Marcello, ami de Rodolfo, vit une histoire d'amour avec Musetta. Puccini exploite les effets de contraste produit par l'action simultanée des deux couples, d'autant qu'ils incarnent deux conceptions de l'amour bien distinctes ; relation croissante et romantique ici, passion sanguine et tempétueuse là...

Malgré un accueil critique mitigé, la Bohème dirigée à sa création par Arturo Toscanini, à Turin en 1896, demeure l'un des opéras les plus populaires au monde. Un spectacle lyrique total aussi efficace et bouleversant que Tosca... Et qui se finit comme ce dernier ouvrage, par ... la mort de l'héroïne.

A Saint-Étienne, le public stéphanois pourra applaudir **Gabrielle Philiponet** en Mimi, une jeune soprano qui a fait ses débuts dans les rôles de Marguerite dans Faust de Gounod (2018), et de Desdémone dans *Otello* (2021), ici même à Saint-Étienne. C'est le ténor italien **Matteo Desole** qui lui donne la réplique, dans le rôle de Rodolfo.

SAINT-ÉTIENNE, GRAND THÉÂTRE MASSENET

VENDREDI 14 JUIN 2024 : 20h

DIMANCHE 16 JUIN 2024 : 15h

MARDI 18 JUIN 2024 : 20h

Tarif A : de 10 à 63 euros

Durée : 2h30 environ, entracte inclus

En italien, surtitré en français

RÉSERVEZ vos places directement sur le site de **l'Opéra de Saint Étienne :**

<https://opera.saint-etienne.fr/otse/saison-23-24/spectacles//type-lyrique/la-boheme/s-759/>

Propos d'avant-spectacle

Par Cédric Garde, professeur agrégé de musique, une heure avant chaque représentation – Gratuit sur présentation du billet du jour

La Bohème de Puccini

Livret de Giuseppe Giacosa et Luigi Illica

D'après le roman Scènes de la vie de Bohème d'Henri Murger , et de l'adaptation théâtrale que ce dernier a réalisé ensuite

Création le 1er février 1896 au Théâtre Royal de Turin

Direction musicale : **Giuseppe Grazioli**

Mise en scène, scénographie : **Éric Ruf**

Réalisée par Laurent Delvert

Costumes : **Christian Lacroix**

Lumières : Bertrand Couderc

Chorégraphie : Glysleïñ Lefever

Mimi : Gabrielle Philiponet

Musetta : Perrine Madæuf

Rodolfo : Matteo Desole

Marcello : Andrea Vincenzo Bonsignore

Schaunard : Matteo Loi

Colline : Guilhem Worms

Alcindoro, Benoît : Matteo Peirone

Orchestre Symphonique Saint-Étienne Loire

/ Chœur Lyrique Saint-Étienne Loire

Direction : Laurent Touche

Chœur de la Maîtrise de la Loire

Direction : Jean-Baptiste Bertrand

Coproduction

Opéra de Saint-Étienne, Théâtre des Champs-Élysées, Opéra national de Bordeaux, Angers-Nantes Opéra

Décors réalisés par les ateliers de l'Opéra national de Bordeaux / Costumes réalisés par les ateliers Caraco, Angers-Nantes Opéra et Opéra de Saint-Étienne

Précédente production lyrique de l'ON LILLE / Orchestre National de Lille :

WRITTEN ON SKIN de George Benjamin (janvier 2024)

Précédente production lyrique avec Magali Guimard-Valdès et
Alexandre Bloch : les 25 et 26 janvier 2024, l'Orchestre
National de Lille :

<https://www.classiquenews.com/reportage-video-orchestre-nation>

[al-de-lille-on-lille-written-on-skin-de-george-benjamin-2012-magali-simard-valdes-alexandre-bloch-direction-les-25-et-26-janvier-2024/](#)

[REPORTAGE vidéo. ORCHESTRE NATIONAL de LILLE / ON LILLE : Written on skin de George Benjamin \(2012\). Magali Simard-Valdès,... Alexandre Bloch, direction \(les 25 et 26 janvier 2024\)](#)

CRITIQUE, opéra. MONTPELLIER, Opéra Berlioz, le 26 mai 2024. PUCCINI : La Bohème. A. Ferkecka, L. Long, J. Muzychenko, M. Trabka... Orpha Phelan / Roderick Cox.

Le livret de *La Bohème* de Giacomo Puccini est familier, sans doute “le plus contemporain de tous les sujets d’opéra connus jusqu’alors” (René Leibovitz), la musique l’est tout autant. Et avec une production de la femme de théâtre britannique Orpha Phelan – à l’Opéra National de Montpellier-Occitanie -, au moins étions-nous sûrs d’une mise en scène, pour nouvelle qu’elle soit (mais éternisée quelques mois plus tôt à l’Irish National Opera, maison coproductrice du spectacle), exclusivement au service de l’ouvrage.



Sans tomber dans la “naphtaline”, le travail d’**Orpha Phelan** se signale par cette probité – devenue rare – à l’endroit de la dramaturgie voulue par les librettistes et le compositeur. Et pour autant, donc, ce n’est pas “l’opéra de papa” qui est proposé à Montpellier, qui forcerait les traits du mélo, comme dans les tournées de province au “bon vieux temps”, mais une

lecture humble, sans pathos ajouté, avec juste ce qu'il faut d'originalité pour renouveler l'intérêt. Si quelques partis pris surprennent (Musette grimée en Marlène Dietrich par exemple...), la scénographie (signée **Nicky Shaw**, tout comme les costumes), efficace et belle, sert fort bien l'ouvrage, avec une distribution sans faiblesse, quelques voix superbes, et une direction exemplaire. Le rideau se lève sur la traditionnelle mansarde, qui prend ici des allures de loft-atelier où Marcello exécute ses toiles alors que Rodolfo rédige sur sa machine à écrire, juste entourés d'un maigre poêle et d'un lit miteux... En effet, l'action a été transposée à la « Belle Epoque », et les références aux années 30 sont nombreuses. Toute la profondeur de la scène est exploitée, avec de belles perspectives, et les changements de décors se font à vue, de manière assez spectaculaire (pour passer au Café Momus, puis à la Barrière d'enfer...). De la belle ouvrage vraiment !

C'est un jeune ténor chinois, **Long Long** (un nom à retenir !), à la carrière très prometteuse, qui campe Rodolfo : l'aisance manifeste, vocale comme dramatique, le timbre très séduisant, la puissance et la dynamique confèrent une vérité au personnage, que rien ne démentira. Son « *Nei cieli biggi* » , puis le délicat « *Che gelida manina* » sont un régal. Le Marcello du polonais **Mikolaj Trabka** est juste, servi par une riche voix de baryton, dont la vérité du chant est manifeste. Les deux derniers compères, le philosophe Colline (la basse coréenne **Dongho Kim**) et le Schaunard de **Dominic Sedgwick** sont parfaitement assortis à cette joyeuse bande. La scène cocasse où le propriétaire vient réclamer son loyer – un **Yannis François** à contre-emploi ici... – fait néanmoins sourire avant l'émotion. Le public, qui attend Mimi, sera comblé : la soprano polonaise **Adriana Ferkecka** est cette Mimi, avec des moyens vocaux larges sans être superlatifs, dont elle use pour donner vie à l'héroïne discrète, sincère, passionnée, fragile et émouvante qu'est Mimi. Et puis, elle a la jeunesse du personnage, comme à quasiment tous les autres protagonistes,

intelligemment choisis et réunis par **Valérie Chevalier**. Bien sûr, tous les airs “connus” sont merveilleusement servis, mais aussi les duos (« *O soave fanciulla* » tout particulièrement) et, par-dessus tout, les ensembles : quel 2ème acte que “Chez Momus” ! L’animation joyeuse du café nous renvoie à une atmosphère digne d’un Carnaval... C’est animé à souhait, avec sa profusion de personnages, la multiplicité des chœurs, le rythme endiablé de la partition. Musette, la jeune effrontée, l’audacieuse, sincère dans son amour pour Marcel, mais frivole Musetta (incarnée par une habituée de la scène montpelliéraine, l’excellente soprano russe **Julia Muzychenko**) a séduit Alcindoro (rôle également dévolu à Yannis François, encore moins crédible vu son jeune âge...), qui l’entretient, mais surtout le public ! Ses qualités vocales et scéniques sont extraordinaires – mais nous le savions déjà grâce à sa Gilda de folie – *in loco* en 2021 (et déjà sous la direction de **Roderick Cox** !). A l’aise dans tous les registres, avec sa voix sonore et agile, qui fait merveille dans sa valse “*Quando me’n vo’ soletta*”.

Et c’est donc le nouveau directeur musical de la phalange occitane (nommé il y a moins d’un mois, [nous nous en faisons l’écho dans ces colonnes](#)...), le chef étasunien **Roderick Cox** qui dirige en cette matinée du dimanche 26 mai, troisième et ultime représentation. Familier de ce répertoire qu’il affectionne, il le sert avec une conviction et une efficacité qui forcent l’admiration. Les musiciens de l’**Orchestre National de Montpellier-Occitanie**, visiblement captivés par sa direction, traduisent chacune de ses intentions. Le style, l’élégance, la souplesse, la dynamique et les phrasés, tout est là, avec une retenue et des dosages subtils que l’on savoure. L’attention portée par ce grand chef lyrique (et l’on espère également symphonique !...) au plateau est permanente : solistes et l’excellent chœur “maison” sont conduits de façon admirable, particulièrement dans la complexité du 2ème acte...

Un grand *bravo* !

CRITIQUE, opéra. MONTPELLIER, Opéra Berlioz, le 26 mai 2024.
PUCCINI : La Bohème. A. Ferkecka, L. Long, J. Muzychenko, M. Trabka... Orpha Phelan / Roderick Cox. Photos (c) Marc Ginot.

VIDEO : Teaser de « La Bohème » (dans une mise en scène d'Orpha Phelan) à l'Opéra Berlioz de Montpellier

CRITIQUE, opéra. BORDEAUX, Grand-Théâtre (du 18 au 28 avril 2024). PUCCINI : La Bohème. J. Grigoryan, A. Chacon-Cruz, F. P. Vitale... Emmanuelle Bastet / Roberto Gonzalez-Monjas.

Un vieux canapé défoncé, un frigo vintage (et vide), ainsi qu'un poêle : le décor qui ouvre cette *Bohème* de Giacomo Puccini est dépouillé. Il

s'inscrit dans une approche « zéro achat », par laquelle l'Opéra de Bordeaux recycle des décors, accessoires et costumes d'anciennes productions.

Par-delà la nécessité écologique d'une telle réflexion, *La Bohème* offre un cadre idéal à cette politique : les artistes désargentés vivent forcément dans un monde de bric et de broc, de « récup » et de débrouille. Le dépouillement traduit aussi le dénuement d'une vie de pauvreté, que seuls des artistes ont le pouvoir de transcender. Le geste artistique qui en résulte est astucieux mais inégal. Le plateau presque vide du premier tableau paraît bien ordinaire mais, au tableau final, plus épuré encore, il parvient à émouvoir : question de mise en scène et d'implication des chanteurs, sans doute. Avec quelques grilles, des câbles et un pilier métallique, évitant soigneusement toute imagerie sulpicienne, la *Barrière d'Enfer* ne déparerait pas dans une mise en scène dite de « *Regietheater* ». Auparavant, le Café Momus passablement encombré avait évoqué le tape-à-l'œil des spectacles de fin d'année où les cotillons sont de mise. Cet univers festif est pourtant moins brouillon qu'il n'y paraît : au regard de l'attention portée à chaque figurant, ce tableau est d'une grande précision.



Surtout, la transposition du café dans un bar éphémère de l'est parisien, est particulièrement aboutie. **Emmanuelle Bastet** a souhaité créer « *un mouvement continu, un glissement permanent vers le monde poétique et sensible, passant du réalisme à l'onirisme, de l'extérieur à l'intime* ». C'est, en partie seulement, réussi. Au fond, il y avait peut-être trop à recycler pour garantir un fil cohérent et cette *Bohème* ne convainc – et émeut – que par intermittences. Peut-être aussi par un plateau dont l'implication théâtrale apparaît parfois toute relative. L'expression comique est plutôt réussie, à l'image des quatre compères déroulant un festin fictif, jouant au *foot* avec un vieux papier roulé en boule ou roulant Benoît dans la farine (truculent **Marc Labonnette**). L'intensité dramatique est moindre : on cherche en vain la passion dans le coup de foudre qui réunit Rodolfo et Mimi. Avant de pleurer lorsque celle-ci expire – et pas seulement pour le visage cadavérique (quel maquillage !) de Mimi.

Le plateau est de bonne tenue. Mimi radieuse, au timbre délicat, **Juliana Grigoryan** convainc d'emblée et, lorsqu'elle susurre à Rodolfo des aigus émis *piani* dans la pénombre, on comprend aisément qu'il y succombe. **Arturo Chacón-Cruz** offre à

Rodolfo une santé vocale (un peu trop) éclatante. Les aigus sont là, impétueux donnant au personnage une exaltation quasi continue, l'aisance effaçant la nuance. Comme si ce Rodolfo était au fond exalté, presque écervelé – un comble pour un poète !

Timbre presque trop sombre pour le rôle, **Thomas Dolié** est un Marcello solide, légèrement effacé et sans toile ni pinceaux, ce qui renforce son rôle en quelque sorte de « confident ». Il trouve en **Francesca Pia Vitale** une partenaire idéale, sa Musetta, musicalement irréprochable, s'affichant aussi vulgaire (au café Momus) que paumée. En bellâtre latin, **Thimothée Varon** est un Schaunard immédiatement séduisant. Cheveux noirs frisés, lunettes de soleil, manteau de fourrure et chaîne en or sur un *tee-shirt* bleu nuit, on l'imagine aisément au festival de San Remo. Sa joyeuseté s'accompagne d'une musicalité sans faille, affirmée dès son entrée en scène. On saluera aussi le timbre sombre, la voix profonde de **Goderdzi Janelidze**, Coline de très belle tenue.

Dans la fosse bordelaise, **Roberto González-Monjas** impulse à un **Orchestre national de Bordeaux-Nouvelle Aquitaine** des grands soirs – une direction lumineuse, qui fait ressortir élégamment chaque pupitre. Les attaques sont précises, la tension permanente. le volume sonore nuit parfois, mais rarement, à l'équilibre avec le plateau qui est savamment entretenu. Une soirée inégale mais plutôt réussie!

CRITIQUE, opéra. BORDEAUX, Grand-Théâtre (du 18 au 28 avril 2024). PUCCINI : La Bohème. J Grigoryan, A. Chacon-Cruz, F. P. Vitale... Emmanuelle Bastet / Roberto Gonzalez-Monjas. Photos (c) Eric Bouloumié.

VIDEO : Trailer de « *La Bohème* » selon Emmanuelle Bastet à l'Opéra National de Bordeaux

LILLE, ON LILLE. PUCCINI : La Bohème, les 4 et 5 juillet 2024 (Festival les Nuits d'été). Nicole Car, Joshua Guerrero... Alexandre Bloch, Grégoire Pont

Jamais en manque d'un nouveau défi pour l'Orchestre National de Lille, et pour son ultime production comme directeur musical, Alexandre Bloch aborde l'opéra de Puccini La Bohème (1896), dont la partie orchestrale est, propre aux ouvrages du compositeur italien, particulièrement exposée et motrice.

C'est à l'orchestre que revient l'évocation très réaliste du Paris bohème celui des années 1850 (Murger publie son roman source en 1851),.... Le compositeur

soigne autant la profondeur et la justesse de chaque situation individuelle que le souffle des tableaux collectifs,

... dans une conception spécifique à son génie, littéralement cinématographique. En cela Puccini a très bien saisi l'esprit du texte de Murger : ses « Scènes de la Vie de Bohème » sont moins un roman que des études (à la façon de Balzac), découpées en séquences, comme les feuilleton d'une série à paraître dans un quotidien.

OPÉRA RÉALISTE : ETUDES PSYCHOLOGIQUES



Fidèle à lui-même, Puccini soigne le réalisme quasi topographique de chaque ACTE ; comme Il le fera dans TOSCA (5 années plus tard), où l'action se déroule dans des lieux bien définis et immédiatement identifiables c'est à dire emblématiques de Rome, le Paris de La Bohème, s'inspirant du roman originel d'Henri Murger, s'inscrit

pareillement dans plusieurs sites désormais associés au romantisme misérabiliste parisien. Puccini y inscrit l'action dans les années 1830. Cet esprit bohème aujourd'hui à la mode mais à l'époque de l'action, synonyme de dénuement et de pauvreté. Ainsi dans le sillon tracé par Murger, La bohème est un état social transitoire (ou pas) qui peut déboucher sur la reconnaissance (« l'Académie ») ; sur la maladie (« l'Hôtel-Dieu ») ou la mort (« la Morgue »). Au delà des risques et épreuves encourus, la Bohème est un hymne bouleversant à la

jeunesse, fragile mais dans l'espérance. Voire maudite et condamnée car c'est le destin tragique de Mimi qui en fait un opéra certes réaliste mais aussi pathétique.

Charpentes frigorifiques ou mansarde collective et insalubre à Montmartre où vit le poète Rodolfo ; Café Momus près du Louvre où Rodolfo, Marcello le peintre, Schaunard et Colline le philosophe, quatre artistes bohème se retrouvent... le Quartier Latin ; sans omettre la Barrière d'Enfer sous la neige qui est le cadre (glaçant) des amours éprouvées de Rodolfo et Mimi (au 3è tableau), quand Mimi malade de la tuberculose cherche Rodolfo chez Marcello...

Chaque tableau est désormais visuellement inscrit dans l'imaginaire et la musique qui lui est attachée, en exprime la réalité la plus crue : ce réalisme est même au cœur du sujet. L'amour de Rodolfo pour Mimi triomphe à la fin du premier tableau et le sublime duo d'amour qui se termine hors scène (O soave fanciulla...), promis à une inéluctable évaporation, comme si la misère avait raison de tout. Pour contraster avec le couple douloureux principal, Puccini met en miroir celui plus extraverti de Marcello et la riche Musetta Qui même s'il ne cesse de se quereller, se rabiboche toujours. Dans leur cas, l'amour semble inoxydable et plutôt abonné à des péripéties sans fin ...

Opéra d'été
PUCCINI : LA BOHÈME

Jeudi 4 juillet 2024 – 20h

Vendredi 5 juillet 2024 – 20h

Lille, Nouveau Siècle

AUDITORIUM JEAN-CLAUDE CASADESUS

± 2h30 avec entracte

RÉSERVEZ VOS PLACES directement sur **le site de l'Orchestre National de Lille :**



BREF SYNOPSIS... Paris, par un hiver glacial. Quatre amis sans le sou mènent une vie de bohème où seuls l'amour et l'art réchauffent les cœurs : ceux de Rodolfo et Mimi, de Marcello et Musetta et de leurs compagnons d'infortune.

Proche de la mouvance veriste, Puccini met en musique une histoire universelle où chaque auditeur peut s'identifier aux personnages à la fois ordinaires, tendres, résilients. Amour, humour, amitié... Par sa grande justesse émotionnelle et la séduction de son orchestre, La Bohème est œuvre lyrique inoubliable, avec Tosca, l'opéra le plus joué au monde...

Sous la direction d'Alexandre Bloch, un casting très solide relève les défis d'une partition exceptionnelle, aux côtés des musiciens de l'Orchestre National de Lille, accompagnés du London Philharmonia Chorus et du Jeune Chœur des Hauts-de-France.

Grâce à la création d'un univers visuel original de Grégoire Pont projeté en direct, l'immersion dans le Paris de la Belle époque offre un spectacle immersif, une nouvelle expérience

sonore et visuelle à vivre à Lille et nulle part ailleurs.

PUCCINI : La Bohème

Alexandre Bloch, Direction
Grégoire Pont, création visuelle

Nicole Car (Mimi), Soprano
Joshua Guerrero (Rodolfo), Ténor
Magali Simard-Galdès (Musetta), Soprano
Thomas Doliè (Marcello), Baryton
Marc Labonnette (Benoît / Alcindoro), Baryton-basse
Edwin Crossley-Mercer (Colline), Baryton-basse
Abel Zamora (Parpignol), Ténor
Francesco Salvadori (Schaunard), Baryton

Philharmonia Chorus
Jeune Chœur des Hauts-de-France

**CRITIQUE, opéra. METZ, Opéra-
Théâtre, le 7 octobre 2023.
PUCCINI : La Bohème. T.
Takala, A. Lagha, P. Madoeuf,
J. Martin-Royo... Paul-Emile
Fourny / David Reiland.**

Comme l'on pouvait s'y attendre, c'est une mise en scène à la fois classique et de bon goût de *La Bohème* de Giacomo Puccini

que **Paul-Emile Fourny** a imaginée pour son fief de l'**Opéra-Théâtre de Metz**. Cela est dû, en grande partie aux très jolis décors de **Valentina Bressan**, dans un style industriel, avec de grandes vitres de type ateliers. L'ombre du moulin-rouge plane sans cesse, ses ailes tournoyant discrètement à l'arrière-plan des quatre actes. De même, les artistes féminines du **Choeur de l'Opéra-Théâtre de Metz Eurométropole**, qu'il faudra saluer pour leur entrain autant que leur cohésion, car ici habillées comme des danseuses de cancan, n'hésitant pas à soulever leurs jupons dans les derniers accords de l'acte II du Café Momus. C'est un spectacle qui se veut une ode à la jeunesse et à l'énergie vitale – quand bien même contrariées par les dures réalités de la vie !



La jeune soprano finlandaise **Tuuli Takala** n'a pas besoin de tousser à qui mieux mieux – ce qu'elle ne fait d'ailleurs à aucun moment ! – pour se montrer émouvante en Mimi. Son entrée

en scène ressemble à celle d'une écolière sage et bien élevée, et sa mort est l'extinction timide d'une jeune fille fragile. Côté voix, son timbre pudique mais soutenu, d'une étoffe soyeuse, appuyé sur un souffle égal et malléable, épouse les exigences du chant puccinien. Las, son Rodolfo – le ténor franco-marocain **Amadi Lagha** – tranche radicalement avec une voix dont la robustesse et la puissance semblent sans limite, déparaillant le couple. Ce Calaf et Radamès d'exception se fourvoie dans un rôle qui appelle autrement plus de nuances et de délicatesse, et ses "*Mimi*" finaux percent plus les tympan qu'ils ne déchirent l'âme.

En grande forme, le baryton catalan **Joan Martin-Royo** est un Marcello lyrique, puissant, et surtout soucieux de faire vivre un personnage complexe. De son côté, la pétulante soprano lyonnaise **Perrine Madoeuf** joue Musetta avec beaucoup de chien, mais son éclat n'est pas seulement scénique, sa voix fraîche possédant toute la souplesse et tout le brillant requis par sa partie. Le bondissant baryton slovaque **Csaba Koltar** s'avère parfaitement distribué en Schaunard, ce qui est le cas aussi du Colline de la basse franco-biélorusse **Alexey Birkus**, dont le "*Vecchia zimarra*" est particulièrement applaudi. Enfin, le Chœur d'enfants et le chœur maison déploient toutes les vitamines requises dans leurs quelques apparitions à l'acte II.

En fosse, le directeur musical de l'**Orchestre National de Metz Grand Est**, le chef belge **David Reiland**, tient sa phalange (et son plateau) avec un dynamisme qui force l'admiration. Avec autant de précision que de rigueur, il veille à l'architecture générale de l'ouvrage, tout en respectant la couleur sonore particulière de chacun des actes.

CRITIQUE, opéra. METZ, Opéra-Théâtre (du 1er au 7 octobre 2023). PUCCINI : La Bohème. T. Takala, A. Lagha, P. Madoeuf, J. Martin-Royo... Paul-Emile Fourny / David Reiland. Photos © Luc Bertau.

VIDEO : Trailer de « La Bohème » de Puccini selon Paul-Emile Fourny à l'Opéra-Théâtre de Metz

CRITIQUE, opéra. THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES, Paris, le 15 juin 2023. PUCCINI : La Bohème. Lorenzo Passerini / Eric Ruf

Quel plaisir de retrouver un **Théâtre du Champs-Élysées** pris d'assaut par une foule des grands soirs, il est vrai alléché par une des affiches les plus stimulantes de la saison, notamment le retour de **Pene Pati** dans la capitale, un peu moins de deux ans après son triomphe à l'Opéra Comique dans *Roméo et Juliette* de Gounod. On se réjouit que le public ait retrouvé en nombre le chemin des grandes maisons d'opéra, laissant de côté le triste souvenir des salles à moitié vide de l'après-pandémie. On pouvait pourtant craindre une certaine désaffection, suite à la concurrence de l'autre *Bohème* reprise à l'Opéra Bastille jusqu'au 4 juin dernier (voir notre compte-

rendu

<https://www.classiquenews.com/critique-opera-paris-opera-bastille-le-8-mai-2023-puccini-la-boheme-michele-mariotti-claus-guth/>). Controversé en raison de sa transposition audacieuse dans l'espace, ce spectacle a pour le moins divisé l'assistance, peut-être encline à préférer **le travail plus traditionnel d'Eric Ruf**, volontiers consensuel dans ses partis-pris mesurés.

La Bohème d'Eric Ruf aux partis pris mesurés... très probe mais qui manque d'idées

Ainsi de la première partie du spectacle qui troque la mansarde minable des protagonistes pour leur préférer un immense rideau de scène en cours de réalisation, comme une métaphore d'un destin d'artistes que chacun espère embrasser : on retrouve ce même rideau en fin d'ouvrage, comme si la mort de Mimi venait sonner le glas d'une jeunesse qui passe trop vite, brisant les ambitions de se faire une place dans la société, ne serait-ce que pour se loger et se sustenter correctement. Entre les deux, **Ruf se saisit des scènes d'ensemble sans jamais éblouir** dans sa direction d'acteur trop sage, même si l'assemblage astucieux des éléments de décors de théâtre au II permet de se jouer de l'exiguïté de la scène, avec une foule reléguée aux arrières plans. L'élégance des costumes de Christian Lacroix couronne cette proposition toujours très probe, mais qui manque d'idées pour convaincre sur la durée, se reposant (trop) sur les seuls éléments visuels, aussi réussis soient-ils.

Ancienne membre de l'Opéra-Studio, puis de la troupe de

l'Opéra d'Etat de Bavière, **Selene Zanetti incarne une Mimi très en voix**, qui peine toutefois à émouvoir dans les dernières scènes, du fait d'une incapacité à diminuer l'impact vocal pour épouser les subtilités du medium et des piani. Son émission laisse aussi entendre un recours trop prononcé au vibrato, au détriment de phrasés peu naturels et pénalisant dans ce rôle, où l'on doit sentir la fragilité de l'héroïne. **A ses côtés, Pene Pati (Rodolfo) souffle le chaud et le froid**, peinant à s'imposer dans les passages en demi-teinte, où son instrument paraît bien chiche, a contrario des parties en pleine voix : dans ces passages, la beauté de son timbre et son brio vocal lui valent une belle ovation du public, mais on attend davantage du chanteur samoan, y compris au niveau dramatique, encore trop timide.

Les seconds rôles se montrent à un haut niveau, au premier rang desquels **Alexandre Duhamel** (Marcello), qui réjouit à force de mordant dans les intentions, autour d'une belle projection. Manifestement gêné par un timbre rauque (le Français montre sa gorge au moment des saluts, comme pour s'excuser), Duhamel donne beaucoup de plaisir du fait de son aisance scénique : un domaine où doit encore progresser **Guilhem Worms** (Colline). Ce dernier fait valoir la beauté de son timbre et la pureté de son émission, toujours très noble, mais on aimerait le pousser dans la prise de risque pour nous électriser plus encore. Même impression pour la prestation solide d'**Amina Edris**, qui donne à sa Musetta les atours de la pimbêche attendue, sans pour autant endosser ceux de la courtisane. Trop de contrôle là aussi, avec quelques duretés dans le suraigu, même si l'essentiel est là. Autour des parfaits **Francesco Salvadori** (belle résonance) et **Marc Labonnette** (désopilant), les chœurs montrent une belle préparation, malgré quelques réparties trop sonores par endroit.

Un défaut sans doute dû à la direction inégale et tout en contraste de Lorenzo Passerini, qui brusque ses troupes (et

couvre le plateau) dans les parties verticales pour mieux les enjoindre à l'apaisement dans les passages mesurés. Fort heureusement, les superbes couleurs d'un Orchestre national de France en grande forme viennent compenser ce geste déroutant, qui devrait trouver sa juste mesure pour la suite des représentations.



CRITIQUE, opéra. THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES, Paris, le 15 juin 2023. PUCCINI : La Bohème. Selene Zanetti (Mimi), Pene Pati (Rodolfo), Alexandre Duhamel (Marcello), Francesco Salvadori (Schaunard), Guilhem Worms (Colline), Amina Edris (Musetta), Marc Labonnette (Alcindoro / Benoît), Rodolphe Briand (Parpignol), Chœur Unikanti, Maîtrise des Hauts-de-Seine, Gaël Darchen (chef des chœurs), Orchestre National de France, Lorenzo Passerini (direction musicale) / Eric Ruf (mise en scène). A l'affiche du Théâtre des Champs-Élysées jusqu'au 24

juin 2023. Photos : Vincent Pontet



VIDEO : LA BOHEME | bande-annonce | mise en scène d'Eric Ruf |
Théâtre des Champs-Élysées

https://www.youtube.com/watch?v=abQ1C_QCZPo

VOSGES du SUD. Festival Musique et Mémoire, WEEK END 1 : sam 15 et dim 16 juillet 2023



En 2023 le festival Musique et Mémoire fête 30ème édition, temps festif et aussi premier bilan d'importance pour faire émerger les caractères singuliers d'une aventure long terme dont l'activité régulière a d'année en année, cultiver l'esprit de défrichage et de partage, à la façon d'un laboratoire ouvert à tous, preuve que le Baroque, terrain musical principal, reste fédérateur ; telle une expérience accessible, rayonnant selon le vœu de son directeur artistique et fondateur, Fabrice creux, sur le territoire

des Vosges du sud. Chaque été est ainsi l'occasion de suivre et d'applaudir les talents de la scène baroque française et internationale. Né au cœur des 1000 Etangs, le festival Musique et Mémoire sait fidéliser artistes et public ; aux premiers, il offre une résidence sur 3 ans, compagnonnage riche en approfondissements créatifs et accomplissements souvent mémorables ; au second, le Festival cultive la proximité et la convivialité, permettant un accès facile et unique aux répétitions d'avant concert (souvent à 17h) et une rencontre féconde avec les artistes après le concert, lors de ses pots de l'amitié. Pour ses 30 ans,

Au programme du WEEK END 1 (15 et 16 juillet) : les ensembles a nocte temporis, Le Poème Harmonique ... LIRE notre

présentation complète du Festival Musique & Mémoire 2023 / Les
30 ans ! :
<https://www.classiquenews.com/vosges-du-sud-70-30eme-festival-musique-et-memoire-15-30-juillet-2023/>



Festival musique et mémoire 2023

Réservation conseillée pour chaque concert : 06 40 87 41 39,
festival@musetmemoire.com

Tarifs : 15 €, 12 € (adhérents Musique et Mémoire), 5 €
(réduit) – [musetmemoire.com](https://www.musetmemoire.com)

WEEK END 1

Samedi 15 juillet, 21h

LURE, église Saint-Martin

JS BACH : La Passion selon Saint Jean

Après avoir chanté la Passion à de nombreuses reprises en tant qu'évangéliste avec des chefs tels que Herreweghe et Christie, le ténor **Reinoud Van Mechelen** à la tête de son propre ensemble **a nocte temporis**, présente pour le dernier volet de sa résidence à Musique et Mémoire, sa propre sa vision de la Saint-Jean, drame resserré, aux fulgurances saisissantes.

La Passion du Christ inspire les compositeurs depuis le IXe siècle. Le genre évolue surtout au XIVE siècle avec la caractérisation progressive des rôles protagonistes (le narrateur, le Christ...).

La réforme luthérienne (début du XVIe siècle) impose que le texte soit chanté, non plus en latin, mais en allemand pour être compris de tous ; inspiré par l'opéra italien, sa forme polyphonique s'enrichit, alternant récitatifs, airs, grandes pages chorales (tantôt la foule hostile, ou l'assemblée des croyants émus par les souffrance du Christ).

La Passion selon Saint Jean, composée en 1723-24 pour Leipzig fut la première œuvre de vaste dimension écrite pour cette ville où Bach s'était installé depuis peu et pour laquelle il écrira une bonne moitié de ses cantates ainsi que l'Oratorio de Noël.

Reinoud Van Mechelen, ténor, l'évangéliste et direction musicale

Lore Binon, soprano

William Shelton, contre-ténor
Guy Cutting, ténor
Lisandro Abadie, basse, Jésus
Tomas Kral, basse, Pilate

a nocte temporis, orchestre baroque
Choeur de Chambre de Namur

Benoît Colardelle, lumières

Réservation conseillée 06 40 87 41 39,
festival@musetmemoire.com

Tarifs : 20 €, 15 € (adhérents Musique et Mémoire), 5 €
(réduit)

musetmemoire.com

anoctetemporis.org

Dimanche 16 juillet, 17h
CORRAVILLERS, église Saint-Jean Baptiste

Musiques au Louvre pour le jeune Louis XIV

Opéras, airs de cour et chansons dans le Palais Royal

AU LOUVRE à PARIS / aux marches du palais, la musique et la danse... Ce Louvre qui attire les voyageurs du monde entier, imaginons-le entre les règnes des rois Bourbons, Henri IV et Louis XIV. Versailles n'est encore qu'un hameau ; c'est au coeur de Paris que le roi a son palais, bercé par la Seine et la rumeur des faubourgs. C'est au palais que Paris vit, chante, danse. Des cuisines s'élèvent les airs à boire, de la rue par le peuple des fourneaux ; entre pâtés et perdrix, une bourrée, un tambourin. Dans les appartements, Marin Marais et sa viole enchantent la cour, par des concerts intimes. Tout vit au rythme de la musique la plus relevée, la plus exquise.

Une autre histoire se joue là. Débutant avec les ballets de cour, spectacles grandioses où brillent monarques et seigneurs, dans des chorégraphies mimant les jeux du pouvoir. Elle se poursuit dans ces chansons dont les Italiens mêlent leurs comédies, si chères à Anne d'Autriche qui rit avec Trivelin et Scaramouche. Jusqu'au jour où arrive, inéluctable, gigantesque, le show total venu d'outremonts : l'opéra. D'abord en italien avec Cavalli, auquel Mazarin commande Ercole amante pour les noces du Roi-Soleil – on y jouera finalement son Xerse. Français enfin, lorsque Lully impose sa langue d'adoption dans une série de chefs-d'oeuvre tels qu'Atys et Phaéton, sommets du Grand Siècle.

Le Poème Harmonique raconte au fil des airs le LOUVRE, mêlant chansons populaires à ses débuts (album Aux marches du palais), enrichi encore de nouvelles pages signées Cavalli.

Depuis 1998, le Poème Harmonique fédère autour de son fondateur Vincent Dumestre, des musiciens passionnés dévoués à l'interprétation des musiques des XVIIe et XVIIIe siècles.

Le Poème Harmonique, Vincent Dumestre

Eva Zaïcik, mezzo-soprano

Fiona-Émilie Poupard, Sandrine Dupé, violons

Thomas De Pierrefeu, violone

Lucas Peres, basse de viole

Camille Delaforge, clavecin, orgue

Vincent Dumestre, théorbe et direction

Benoît Colardelle, lumières

Réservation conseillée 06 40 87 41 39,
festival@musetmemoire.com

Tarifs : 15 €, 12 € (adhérents Musique et Mémoire), 5 €
(réduit)

musetmemoire.com

Précédent programme coup de cœur / CLIC de CLASSIQUENEWS :

LILLE, Orchestre National. NANTE, MAHLER, B Glassberg (23 juin
2023)



Après avoir créé, la saison dernière, deux œuvres remarquables d'**Alex Nante** (photo ci contre DR), compositeur en résidence au sein de l'ON LILLE, – son Concerto pour piano et la Sinfonía del cuerpo de luz – l'Orchestre National de Lille,

en clôture de saison joue ce 23 juin (repris à Soissons, le 24), sa **Symphonie n°2, « Mystérion »**, partition flamboyante, inspirée, spirituelle, qui met en lumière la préoccupation de l'auteur pour le sacré. La partition fusionne le chant de l'orchestre, ses moirures scintillantes et sa puissance sonore au chœur, ici le Chœur Régional Hauts-de-France, complice de cette création prometteuse. Alex Nante ajoute une soprano et un ténor.

Le National de Lille crée la nouvelle pièce d'Alex Nante Lumières symphoniques

Composée à partir de certains textes du gnosticisme, la nouvelle pièce bâtit une cathédrale sonore, comme un rituel musical autour de l'évocation de la lumière ; dramatique voire mystique, c'est une immersion dans les mystères gnostiques de la lumière, riches en puissantes images et symboles. A n'en pas douter, une nouvelle expérience orchestrale à la mesure des œuvres précédemment créées au Nouveau Siècle.

En 2^e partie de programme, l'Orchestre National de Lille joue la **Symphonie n°4 de Gustav Mahler** qui « concise et lumineuse, jette un regard mélancolique sur les joies de l'enfance ». Concert événement dirigé par le chef anglais Ben Glassberg.



Alex Nante, compositeur en résidence à l'orchestre National de Lille / © Ugo Ponte / ON LILLE

Informations
Réservations

LILLE Auditorium Jean-Claude Casadesus
Vendredi 23 juin 2023, 20h
circa 1h55 avec entracte

RÉSERVEZ VOS PLACES directement sur le site de l'ON LILLE
/ Orchestre National de Lille :

https://www.onlille.com/saison_23-24/concert/concert-de-clotur

ALEX NANTE

Symphonie n°2, « Mystérion »
[Création mondiale] – Commande de l'ONL

GUSTAV MAHLER

Symphonie n°4

Orchestre National de Lille

Ben Glassberg, direction

Jodie Devos, soprano

Simon Bode, ténor

Chœur Régional Hauts-de-France

Avec la Participation du Chœur de Chambre Septentrion

Éric Deltour, chef de chœur

CONCERT repris à la Cathédrale de **Soissons**, **samedi 24 juin**
2023, 20h

CONCERT diffusé ultérieurement par la chaîne QWEST TV

Précédent programme coup de cœur de CLASSIQUENEWS :

NICE, Opéra. PUCCINI : La Bohème. 31 mai – 6 juin 2023
(Kristian Frédéric)

Pour sa production de La Bohème de Puccini, l'Opéra de Nice avertit le public : « le metteur en scène **Kristian Frédéric** a choisi de transposer l'intrigue de La Bohème dans les années 1990, à l'époque où le SIDA mettait fin à l'insouciance d'une génération, brisait des rêves et des vies. Certaines scènes du spectacle pourraient donc heurter la sensibilité des plus jeunes ».

A travers les amours fragiles, délicates, ténues entre Rodolfo le poète et Mimi la camériste, Puccini inspiré par Murger (« Scènes de la vie de Bohème »), évoque ici l'idéalisme sentimental foudroyé par la réalité miséreuse... « L'amour, la maladie, les rêves trop tôt brisés... La dualité entre Eros et Thanatos a-t-elle jamais trouvé plus belle expression artistique que dans La Bohème ? Drame de l'innocence brisée, l'opéra est assurément l'un des plus émouvants de tout le répertoire ».

La Bohème à l'épreuve du sida

A l'épreuve de la pauvreté et la maladie, que peut l'amour de deux jeunes âmes maudites ?... Pourtant si le poète propose à Mimi qu'ils se séparent, tout en continuant de s'aimer allusivement – afin que la pauvre trouve un riche protecteur, Puccini leur réserve à la fin de l'acte I, l'un des duos d'amour les plus enivrés du répertoire (hier sublimés par les légendaires Renata Tebaldi et Carlo Bergonzi). La tension bouleversante qui naît de leur relation s'épuise et

s'embrase encore au 3^e tableau enneigé (la barrière d'enfer en un second duo plus délicat encore).

Pour le réalisme et la couleur de chaque séquence, le compositeur nourrit simultanément aux amours éprouvés de son couple premier, le couple querelleur entre Marcello le peintre et Musetta, fieffée coquette, plus profonde qu'il n'y paraît.

A la fois romantique et vériste, le génie de Puccini cisèle un orchestre somptueux, continûment enivré, qui sait autant exprimer la grâce des sentiments sincères qu'évoquer l'ivresse collective du Quartier latin à Paris, condensé sociétal du Paris décadent (au café Momus, 2^eme tableau) où les artistes désœuvrés cherchent leurs mécènes...

PUCCINI : La Bohème à l'Opéra de Nice

Orchestre Philharmonique de Nice

Direction musicale : **Daniele Callegari**

Mise en scène : **Kristian Frédric**

Informations
Réservations

4 représentations à l'Opéra de Nice

31 mai 2023 à 20h

2 juin 2023 à 20h

4 juin 2023 à 15h

6 juin 2023 à 20h

**RÉSERVEZ vos places DIRECTEMENT sur le site de
l'Opéra de Nice ici :**

<https://www.opera-nice.org/fr/evenement/935/la-boheme-les-flocons-de-neige-des-derniers-souffles>



GIACOMO PUCCINI

LA BOHÈME, LES FLOCONS DE NEIGE DES DERNIERS SOUFFLES

Opéra en quatre tableaux / Livret de Giuseppe Giacosa et Luigi Illica d'après le roman d'Henry Murger, Scènes de la vie de bohème / Création au Teatro Regio de Turin le 1er février 1896

Orchestre Philharmonique de Nice

Direction musicale : **Daniele Callegari**

Mise en scène : Kristian Frédrick

Scénographie et Costumes : Philippe Miesch

Lumières : Yannick Anché

Rodolfo : Oreste Cosimo

Mimi : Cristina Pasaroïu

Marcello : Serban Vasile

Musetta : Melody Louledjian

Schaunard : Jaime Pialli

Colline : Andrea Comelli
Benoît : Richard Rittelmann
Alcindoro : Eric Ferri
Parpignol : Gilles San Juan

Choeur d'enfants de l'Opéra Nice Côte d'Azur
Choeur de l'Opéra de Nice

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Bastille, le 8 mai 2023. PUCCINI : La Bohème. Michele Mariotti / Claus Guth

La Bohème dans l'espace ? C'est l'idée pour la moins déconcertante qu'a eu **Claus Guth**, voilà six ans, pour renouveler l'intérêt autour de La Bohème : et si Rodolfo et ses amis, perdus dans un vaisseau spatial à la dérive, se retrouvaient à cours de ressources vitales ? Autour de cette trame audacieuse, Guth fait revivre les événements de la tragique disparition de Mimi en mettant en miroir les dernières tentatives des spationautes pour survivre. Aussi léchée que celle du film 2001, « l'Odyssée de l'espace » de Kubrick, la scénographie splendide réserve plusieurs surprises tout au long des deux premiers tableaux, en animant le huis-clos de scènes d'étrangeté parfois trop statiques, mais incontestablement originales. Ainsi la procession macabre du deuxième tableau, orchestrée par un maître de cérémonie énigmatique, évoquant la mort qui rode. On le retrouve tel un fil rouge par la suite, particulièrement dans les scènes

précédant la mort de Mimi, où les interprètes se produisent tels deux chanteurs de variété : un ultime pied de nez au lyrisme enivrant de Puccini, qui se joue de la mort en dansant au bord du précipice, tout juste avant la catastrophe.

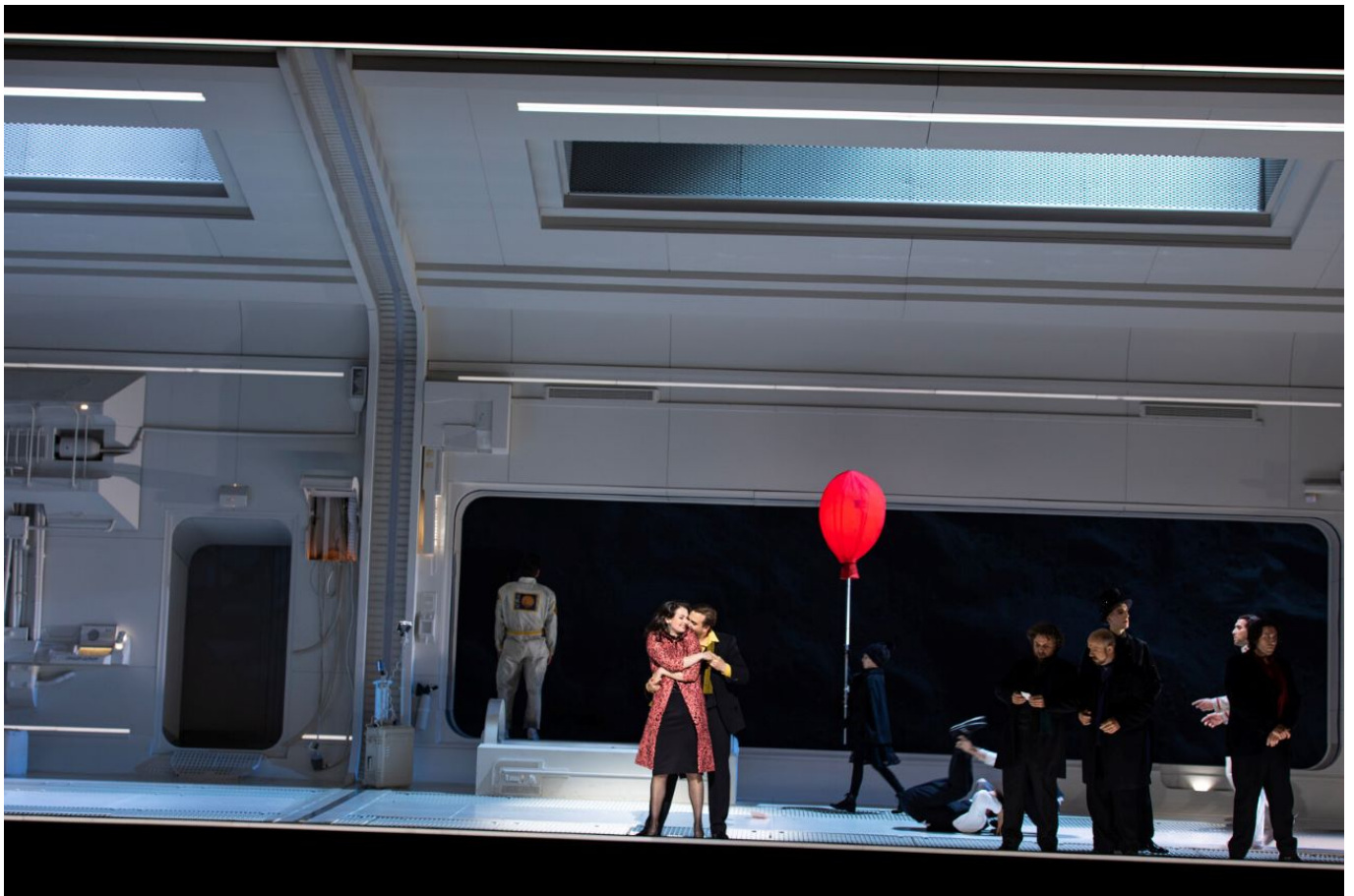
Mimi et Rodolfo dans l'espace

Si la transposition reste séduisante au niveau visuel, il lui manque toutefois ce petit quelque chose pour nous embarquer dans le torrent d'émotion attendu pour La Bohème, notamment lors de la scène finale. Il faut dès lors compter sur le plateau vocal, plus réjouissant, à quelques réserves près. On aurait ainsi aimé une **Ailyn Pérez** (Mimi) autrement plus engagée, au service d'une composition plus saisissante. On peut bien entendu arguer que cette conception entre en résonance avec la mise en scène, mais on attend davantage qu'un chant parfaitement posé (aux pianissimi de rêve), aux syllabes parfaitement déliées, pour nous emporter pleinement. On note aussi, par rapport aux autres interprètes, une incapacité à embrasser la vaste salle de Bastille en termes de volume, de même qu'un manque de chair dans le medium. D'intensité et de présence, **Slávka Zámečníková** (Musetta) ne manque pas, imposant une composition d'un naturel confondant, à juste titre vivement applaudie en fin de représentation.

A ses côtés, se distingue le Rodolfo de **Joshua Guerrero**, au timbre gorgé de soleil et d'intentions, d'une aisance superlative sur toute la tessiture. Que dire aussi du pénétrant Colline de **Gianluca Buratto**, d'une facilité de projection déconcertante, mais aussi capable de phraser avec beaucoup de sensibilité, en dernière partie de soirée ? Enfin, **Andrzej Filończyk** (Marcello) et **Simone del Savio** (Schaunard) composent de solides compères, aussi enjoués que complices, au chant parfaitement en place. Tous les seconds rôles complètent admirablement cette distribution, de même que

les chœurs très bien préparés pour l'occasion.

Autre grand atout de cette reprise : la direction ivre de couleurs de **Michele Mariotti**, qui se délecte des chatolements de phrasés en première partie, autour d'un jeu aérien et transparent sur la pulsation rythmique, jouant sur des effets de contrastes dans les passages plus lents, aux phrasés plus délicatement étagés. L'actuel directeur musical de l'Opéra de Rome montre ainsi qu'il est l'une des baguettes les plus stimulantes du moment, manifestement admiré par plusieurs membres de l'Orchestre qui l'applaudissent en fin de représentation.



CRITIQUE, opéra. Paris, Opéra Bastille, le 8 mai 2023. PUCCINI

: **La Bohème**. De Giuseppe Giacosa, Luigi Illica, dirigé par Michele Mariotti. Avec Ailyn Pérez (Mimi), Slávka Zámečnicková (Musetta), Joshua Guerrero (Rodolfo), Andrzej Filończyk (Marcello), Simone del Savio (Schaunard), Gianluca Buratto (Colline), Franck Leguérinel (Alcindoro), Luca Sannai (Parpignol), Bernard Arrieta (Sergente dei doganari), Pierpaolo Palloni (Un doganiere), Paolo Bondi (Un venditore ambulante), Chœur de l'Opéra national de Paris, Ching-Lien Wu (chef de chœur), Orchestre de l'Opéra national de Paris, Michele Mariotti (direction musicale) / Claus Guth (mise en scène). **A l'affiche de l'Opéra national de Paris, au Palais Garnier, jusqu'au 4 juin 2023.** Photos : Guergana / OnP

La Mimi d'Anna Netrebko

Cinéma. Opéra. La Bohème de Puccini avec Anna Netrebko. En direct de Londres, le 10 juin 2015, 20h15. A la faveur de la nuit, parce qu'une bougie dans la mansarde s'éteint, deux jeunes cœurs amoureux s'enlacent : ainsi Mimi couturière



miséreuse et Rodolfo le poète étudiant s'aiment dans le Paris 1830. Outre la vie parisienne (Barrière d'Enfer, Café Momus), l'opéra de Puccini exprime avec un raffinement orchestral ciselé et une ivresse mélodique irrésistible la fragilité et la sincérité des sentiments. L'amour des deux jeunes amants résistera-t-il aux aléas du temps ? La production plutôt classique mais lisible du Royal Opera House ressuscite le Paris bohème du XIX^e, du Quartier Latin aux portes de Paris. Anna Netrebko et Joseph Calleja interprètent Mimi et Rodolfo, les cœurs maudits, lui rattrapés par la jalousie et l'ennui,

elle frappée par la maladie. Par contraste, Puccini souligne le profil des amants opposés : extravertis et affrontés mais toujours passionnément amoureux, Musetta (qui paraît au II dans la scène du Café Momus) et Marcello. La jeunesse, la fatalité et la misère hantent l'opéra de Puccini qui évite subtilement l'artifice et la maniérisme grâce à la justesse et la profondeur de son écriture. Même au coeur de la douleur, la musique souveraine selon Puccini, se doit d'être caressante, d'une ineffable gravité poétique.

En direct au Cinéma le mercredi 10 juin à 20h15

LA BOHEME (1896) de Giacomo Puccini □ Avec Anna Netrebko, Lucas Maechem, Joseph Calleja – direction : Dan Ettinger. Opéra en Italien sous-titré en français – 2h50 avec deux entractes. [A l'affiche du Royal Opera House de Londres jusqu'au 16 juillet 2015.](#) Aucun doute, l'argument principal de cette reprise londonienne reste la Mimi de la soprano austro russe **Anna Netrebko** qui en juillet est donc puccinienne, avant de reprendre en août suivant (8-17 août 2015) à Salzbourg le rôle qui lui a valu une nouvelle gloire planétaire, [Leonora du Trouvère de Verdi.](#) Depuis sa Donna Anna en 2002 à Salzbourg qui l'avait révélée, Anna Netrebko cumule les paris risqués mais assumés : récemment, après sa Leonora, Lady Macbeth et [Iolanta de Tchaïkovski.](#)

A l'origine, La Bohème évoque les amours tragiques et tendres de la couturière Mimi et du poète Rodolphe dans le Paris des années 1830. Au Café Momus, à la barrière d'enfer sous la neige, l'action de La Bohème est une page spectaculaire, sentimentale et atmosphérique du Paris romantique rêvé, celui décrit par le roman de Burger (Scènes de la vie de Bohème). Mimi et Rodolfo comme Musetta et Marcello, leurs comparses, vivent l'expérience amoureuse, sa fragilité (ils se séparent mais ne peuvent cesser de s'aimer), son éternité (leurs duos d'amour sont les plus beaux de tout le répertoire romantique italien)...

Synopsis

ACTE I : Le soir de Noël, à Paris, au Quartier Latin. Sous leur mansarde gelée, quatre amis Rodolfo le poète, Marcello le peintre, Schaunard le musicien et Colline le philosophe tentent de se réchauffer. Ils expédient leur bailleur venu récolter son loyer et sortent réveillonner sauf Rodolfo tout à ses écritures. Frappe à sa porte la pauvre voisine, Mimi qui n'a plus d'allumettes pour sa bougie. Mais elle a perdu sa clé et lorsque leurs deux bougies s'éteignent, dans le noir leurs mains se croisent et fous d'amour, ils s'embrassent.

ACTE II : Au Café Momus, Mimi et Rodolfo retrouvent Marcello. Musetta paraît : c'est l'ancienne copine de Marcello, à présent flanqué d'un nouveau protecteur, le riche et vieux Alcindoro. Chacun à des tables séparées dîne. Musetta entend rendre jaloux Marcello qu'elle veut reconquérir : le stratagème fonctionne et tous soupent à la barbe du vieillard qui doit payer la note.

ACTE III : Petit matin, près de la Barrière d'Enfer, aux portes de Paris enneigé. Mimi raconte à Marcello que Rodolfo l'a quittée. Mais en réalité ce dernier miséreux, en peut payer les soins de la maladie de Mimi : il préfère se mettre à l'écart et prendre à riche protecteur... Mais les deux amants se retrouvent, reportent leur séparation au printemps alors que Marcello et Musetta se disputent.

ACTE IV : Retour à la mansarde du premier acte. A l'arrivée du printemps, Marcello et Rodolfo songent à leurs amours perdues. Colline et Schaunard apportent un déjeuner frugal que les quatre amis masquent en festin. Musetta leur annonce que Mimi a quitté son riche protecteur. Elle est très gravement malade. Rodolfo s'approche de la condamnée : les amants évoquent les mois de bonheur passés : Mimi meurt dans les bras de Rodolfo qui dit son nom deux fois. Rideau.

Compte rendu, opéra. Avignon, Opéra. Le 15 février 2015. Puccini : La Bohème. Balázs Kocsár, direction.

L'œuvre. « La bohème », c'est ainsi que les bourgeois dénommaient ces jeunes gens, artistes ou aux prétentions artistiques, désargentés, menant une vie non conformiste hors des normes, des conventions sociales rigides. D'ailleurs, aujourd'hui, plaisamment, le terme « bobo » qualifie des « bourgeois bohème », vivant ou affectant une liberté de mœurs qui contredit la rigidité généralement attribuée à leur classe.

Sans vertiges véristes

□ L'action se déroule à Paris vers 1840, donc une décennie après les « Trois glorieuses », les trois journées révolutionnaires qui ont chassé du trône le stupide roi Charles X de la Restauration monarchique, qui, voulant anéantir les conquêtes de la Révolution encore chaude de 1789, prétendait imposer la



censure de la presse, entre autres mesures contre-révolutionnaires. C'est donc dans un Paris juvénile et bouillonnant, au romantisme exacerbé, que nous faisons la connaissance de quatre jeunes gens qui partagent une pauvre et glaciale mansarde parisienne : Rodolfo, Marcello, (Rodolphe et

Marcel en français, poète et peintre respectivement), Schaunard, le musicien, et Colline le philosophe, les quatre garçons sinon dans le vent, dans les courants d'air, sans le sou qui ne peuvent plus payer le loyer. Peu importe, l'embobinant, enrobant de bonnes paroles et imbibant d'alcool leur logeur venu réclamer son dû, trois d'entre eux courent vite dépenser un petite pécule reçu miraculeusement et attendent Rodolphe qui s'attarde pour finir un travail, au célèbre café Momus, près du Louvre et non au Quartier latin rive gauche.

Survient une fragile et jolie voisine, la « grisette » Mimi, demandant du feu pour sa bougie éteinte. Sa chandelle rallumée, elle s'éteint d'un courant d'air ou elle l'éteint elle-même pour le plaisir de rester avec le poète ; elle perd ses clés et tous deux, à quatre pattes, la recherchent dans l'ombre. Leurs mains se touchent et, malgré la froideur («Que cette main est froide, laissez-moi la réchauffer...») de cette main, c'est la flamme de l'amour qui les embrase. Chacun se définit, Rodolphe comme poète et Mimi, dans un adorable récit lyrique, se raconte : elle est brodeuse, des fleurs sans parfum, mais les fleurs de sa mansarde sont sa coquetterie lorsque arrive le beau temps.

C'est la mythologie et la martyrologie de l'œuvre puisque Mimi mourra phtisique, mal peu romantique du temps, comme la « traviata » Violetta , en ayant quelque peu expérimenté également le confort de se faire entretenir par un riche vicomte.

Faux réalisme de faux déclassés

On classe abusivement La Bohème dans le courant « vériste » de l'opéra italien de son temps. Je l'ai déjà dit, cela se discute : le naturalisme est impossible dans l'opéra où les gens ne parlent pas mais chantent, surtout en vers. Le vérisme n'est qu'une convention artistique de choix de sujets proches du quotidien, d'un style de chant, le seul réalisme est celui des sentiments, comme d'ailleurs l'exprimait Puccini lui-même. D'ailleurs, à part la belle scène de jeu et de séduction entre

Mimi et Rodolphe, où leurs mains se cherchent en feignant de chercher les clés dans le noir, comment croire, malgré l'exaltation née du désir et du contact, à l'explosion immédiate de leur amour clamé et déclamé, comment faire crédit au galopant « Je suis à toi ! » à un Rodolphe connu un quart d'heure avant ? Nous sommes dans le pacte théâtral qui accélère le temps, qui le raccourcit pour ne pas s'installer dans la durée de la démonstration. Quant aux protagonistes, ces jeunes artistes en attente de célébrité, le poète (Rodolfo), le peintre (Marcello), le philosophe (Colline) et le musicien (Schaunard) partageant cette misérable mais pittoresque mansarde, comment croire au réalisme social et psychologique de ce « panel » trop délibérément représentatif ? Et brûler allègrement sa pièce de théâtre comme Rodolphe ou son dernier tableau comme Marcel juste pour faire du feu et des phrases enflammées, qui peut souscrire au réalisme de la scène ? C'est pratiquement du théâtre dans le théâtre : un jeu dans le jeu. Et le si pauvre Rodolphe glacé et mort de faim offrant à Mimi, dès la scène immédiate de Momus, un béguin, un bonnet et, apparemment d'autres babioles ?

Pour ces faux déclassés, il est clair, hier comme aujourd'hui, pour ces fils de bourgeois qui peuvent se permettre de ne pas travailler pour vivre la vie d'artiste sinon encore vivre de leur art, « la bohème », la misère en passant n'est que les grandes vacances d'enfants gâtés : un luxe de nantis. La seule vraie prolétaire, c'est Mimi la brodeuse, la cousette, la grisette, et sans doute modèle posant nue, Musette, petite muse et amusette, de ces messieurs bien en parenthèses artistiques d'une vie dont on sent qu'elle rentrera dans le rang alors que l'une, phthisique, meurt, et que l'autre, ses appas fanés, sombrera probablement dans la prostitution.

Le seul vérisme, disait Puccini, c'est celui des sentiments. En effet, vérisme ou pas comment n'être pas émus par le destin de Mimi et sa mort ? Entourée de ses amis, elle revient mourir dans la mansarde des temps pauvres mais heureux. Au-delà des clichés d'une misère pittoresque, on touche là, on est touché, par la vérité inéluctable du lieu commun : la fosse commune.

Réalisation

L'un des mérites de la mise en scène de Nadine Duffaut, c'est d'avoir « déréalisé » ce réalisme extérieur de pacotille, d'avoir allégé l'œuvre des oripeaux, des vestiges d'un vérisme vermoulu devenu folklore, pour faire place à la vérité, même théâtrale, des personnages, des situations, des sentiments, de la musique dans sa pureté. L'épure justement : l'extraordinaire scénographie d'Emmanuelle Favre, qui déroute d'abord par un abord abstrait de décor de film expressionniste, grands panneaux, formes géométriques pures, triangles, rectangles, inclinés, en équilibre instable de monde menaçant, aux angles acérés comme lames ou couperet imminent ou immanent de justice révolutionnaire sur une injuste société grise, mais grise aussi d'alcool, replète et discrète bourgeoisie à l'austère et sobre apparence, apparemment digne dans ses costumes stricts (Kristina Berzenyi), qui réfèrent peut-être autant aux révolutions de 1830, 1848, qu'à la proche Commune : révoltes des jeunes contre les gérontes nantis et profiteurs. Dans la scène du café Momus, un drapeau tricolore (après le drapeau blanc monarchiste qu'avait voulu imposer à nouveau Charles X), une possible silhouette fugitive de Gavroche, de rapides feuillets rouges, autant de signes discrets d'une agitation que le défilé militaire, étrange et inquiétante parade de l'ordre bourgeois en plein Quartier latin bouillonnant un soir de Noël, ne parviendra pas à mater. Un furtif petit marmiton, espérant un jouet de Parpignol comme les petits bourgeois, est vite rattrapé et ramené à la réalité et nécessité de faire bouillir la marmite des autres pour aider à nourrir la sienne, de la famille : une rapide signature de Nadine Duffaut que ce regard attendri et lucide sur une réalité toujours occulte de l'opéra, art bourgeois par excellence.

Dans des lumières oppressantes mais poétiques de Philippe Gersperrin, le décor tourne avec fluidité, sans solution de continuité, passant de la mansarde au café, à la place, à la barrière Denfer de l'octroi. Ici, pas de flocons « réalistes », pléonastiques, pour dire le froid : nous en

avons, visuellement, à frissonner, le « ressenti » dans cette femme chancelante, mal réchauffée sans doute par la flamme glacée de l'absinthe, sous les coups de l'« assommoir » de de Zola ou de Degas, ces gens qui courbent les épaules, ces couples en goguette, éméchés, où l'homme tente de protéger d'un bras la femme et, en transparence et cruel contraste, la magnifique scène picturale étagée du restaurant chaud, aux chaleureuses couleurs, où chante et danse Musette pour amuser le public.

Là, oui, on tremble de la solitude glacée de Mimi.

Interprétation. Encore une fois, on ne peut qu'applaudir la cohésion à la fois vocale et interprétative de ces chanteurs bien dirigés scéniquement et lyriquement, avec, cependant le regret que le chef Balázs Kocsár ait eu parfois la baguette un peu lourde, forçant le plateau à forcer la voix dans cette musique qui ravissait Debussy.

Les chœurs (Aurore Marchand), présents à l'acte II, chantent justement le chahut et l'on aime la maîtrise des enfants (Florence Goyon-Pogemberg), dont le petit soliste, qu'on ne force pas à chanter juste : cela sonne joliment naturel sinon naturaliste. Tous les personnages sont choisis avec soin, les silhouettes du vendeur ambulant Gentin Ngjela, du douanier Jean-François Baron, du sergent Xavier Seince, le Benoît de Lionel Peintre, poursuivant poursuivi par les bohèmes, et persécuté par sa femme, le Parpignol de Patrice Laulan, assailli par la nuée d'enfants. Francis Dudziak campe un élégant Alcindoro dépassé par sa diva de Musette scandaleuse.

Le quatuor des artistes est remarquable de cohésion vocale et musicale : Yann Toussaint est un Schaunard dont on déplore le peu d'espace que laisse la partition au musicien du groupe. Dans son funèbre et laconique adieu à son manteau, en Colline, Ugo Guagliardo, malgré un départ rapide de la première mesure, déploie un beau tissu sombre de basse veloutée. Mais, sans grand air, dans une conversation musicale continue, Lionel Lhote, impose une Marcello de chaleureux et sonore baryton, large, persuasif. Le rôle piquant de Musetta, coquette

craquante, à croquer, Cristina Pasaroïu le gratifie d'un timbre fruité, au petit vibrato voluptueux, plus provocante que caressante avec les hommes bien sûr, qu'elle fait marcher à la baguette en public ou, qui sait, à la cravache dans l'intimité comme le malheureux Alcindoro, mais elle est émouvante dans sa prière pour sauver Mimi. Celle-ci, c'est la jolie et flexible Brigitta Kele, tendre et moelleuse voix, aisée, délicate. Audacieuse grisette éteignant elle-même sa chandelle pour avoir le prétexte de demander le secours de l'aimable jeune voisin, elle sait être timide ou le jouer, crédible malade car non défigurée par une énorme voix. Face à cette fleur délicate, Florian Laconi, qu'on ne cesse de découvrir, est un Rodolfo puissant, déployant toute la séduction d'un ténor lirico spinto, voix égale sur tout son registre et capable de la même force sur toute l'échelle abusant peut-être de sa facilité dans le forte, mais émouvant, emportant tout sur son souffle, remportant tous les suffrages. Une nouvelle production de La Bohème qui justifie, finalement, des retrouvailles avec cette œuvre si vue et entendue qu'on résiste parfois à la revoir et entendre.

Puccini : LA BOHÈME (1896)

« Scènes lyriques en quatre tableaux », musique de Giacomo Puccini,
livret de Luigi Illica et Giuseppe Giacosa,
d'après le roman d'Henry Murger Scènes de la vie de bohème
(1851)

et de son adaptation théâtrale La vie de bohème.

Opéra Grand Avignon, le 15 février 2015.

Opéra Grand Avignon
La Bohème de Puccini,
15 et 17 février

Nouvelle production

Sous L'égide du Club Soroptimist International et au profit
du programme « Education des filles et Leader Cheap »

Orchestre Régional Avignon-Provence

Chœurs et Maîtrise de l'Opéra Grand Avignon

Sous la direction de Balázs Kocsár.

Mise en scène : Nadine Duffaut ; décors : Emmanuelle Favre ;
costumes : Kristina Berzenyi (et participation de Katia
Duflot) ; lumières : Philippe Groperrin.

Distribution

Brigitta Kele : Mimi ; Cristina Pasaroïu : Musette.
Florian Laconi : Rodolfo ; Lionel Lhote : Marcello ; Yann
Toussaint : Schaunard ; Ugo Guagliardo : Colline ; Patrice
Laulan : Parpignol ; Benoît : Lionel Peintre ; Francis
Dudziak : Alcindoro ; le sergent : Xavier Seince ; le
douanier : Jean-François Baron ; vendeur ambulant : Gentin
Ngela.